



CULTURE & SAVOIRS

«La sculpture est un nœud qui vous entraîne»

EXPOSITIONS Dans une démarche inédite de collaboration, le Centre Pompidou de Paris et la Bourse de commerce présentent une quarantaine d'œuvres déroutantes de l'artiste américain Charles Ray.

Installé en 2009 à la proue de la pointe de la Douane à Venise, *le Garçon à la grenouille* n'y est plus. On peut noter, sans y voir une relation de cause à effet, que la sculpture représentant un enfant nu tenant devant lui et par une patte une grenouille avait suscité une campagne hostile d'une partie des Vénitiens. C'était plutôt cocasse dans le pays du monde qui compte probablement le plus grand nombre de zizis au mètre carré sur des milliers de peintures... Façon de parler. L'œuvre, présente aujourd'hui à la Bourse de commerce, d'un blanc immaculé et d'une hauteur de 2,40 m, n'a de rapport au réalisme ou à l'hyperréalisme que par méprise. Le visage reste imprécis, à l'opposé d'une représentation naturaliste. C'est une des marques de fabrique du sculpteur américain Charles Ray (né en 1953, à Chicago) actuellement exposé au Centre Pompidou et à la Bourse

de commerce, siège parisien de la collection Pinault. C'est une collaboration inédite entre les deux lieux, distants de quelques centaines de mètres en plein centre de Paris, avec à leur tête deux personnalités qui se connaissent bien. Laurent Le Bon, nommé depuis peu à la direction du Centre Pompidou après sa direction du musée Picasso et du Centre Pompidou-Metz, et Emma Lavigne, directrice de la collection Pinault, après sa direction du palais de Tokyo et du Centre Pompidou-Metz, où elle avait précédemment succédé au précédent. C'est surtout une collaboration inédite entre l'un des phares mondiaux de l'art



Les formes humaines en acier inoxydable deviennent à certains égards des abstractions. CENTRE POMPIDOU-B. PRÉVOST

moderne et contemporain et l'une des plus importantes collections privées d'art contemporain au monde. À suivre.

Le vaste espace de la Bourse, sous la rotonde, se prête à la suspension du temps. Un enfant, à demi couché au sol, joue avec une petite voiture. C'est le même que l'enfant à la grenouille, le fils d'un ami du sculpteur. Il a la même blancheur, la même imprécise aura. On pense à ces vers de Rimbaud quand un enfant accroupi, plein de tristesse, lâche dans « *la flache noire et froide (...) un bateau frêle comme un papillon de mai* ». À la petite voiture de l'enfant répond à quelques mètres la sculpture d'un camion broyé, grandeur nature, recomposé à partir d'un camion que Charles Ray aurait abandonné alors que, sous LSD, il était pourchassé par des extraterrestres. Il le dit. Comme il dit aussi que les voitures, les camions, les appareils ménagers compressés sont aussi « *des sarcophages d'expériences vécues par les conducteurs et les passagers et le temps qu'ils ont passé à parcourir nos routes* »... Qu'est devenu l'enfant dans le camion broyé ?

« AU RAS DU SOL, DE PLAIN-PIED AVEC LES PASSANTS »

« *La sculpture*, dit Charles Ray dans un entretien avec Caroline Bourgeois, commissaire de l'exposition à la Bourse de commerce, *est un nœud qui vous entraîne*. » On pourrait dire aussi une énigme, parfois un leurre. Un cavalier est installé devant la Bourse, comme une de ces statues équestres qui jalonnent l'histoire de la sculpture et l'histoire elle-même. Mais voici comment il en parle: « *On*

trouve un autre portrait de l'artiste, moi-même, avachi sur une selle de western, posé sur une monture tout aussi éreintée. Nous sommes tous deux épuisés, mais au lieu d'être pris dans les nuages sur un imposant piédestal de pierre, nous sommes au ras du sol, de plain-pied avec les passants. » La question en fait nous est posée. Qu'est-ce qu'une sculpture ? Pas seulement quand il s'agit d'un héros ou d'un assassin sur une de nos places mais quant à sa fonction elle-même aussi bien qu'au regard de la notion de représentation. Les jeux sur les proportions font partie de la question. Ainsi ses mannequins femmes de 2,50 m troublent notre image même d'un mannequin, d'une femme, de même que ses quatre membres d'une même famille, parents et enfants, se tenant par la main et de la même (petite) taille. Ses autoportraits, qu'il se représente seul ou en plusieurs exemplaires comme avec son œuvre *Oh! Charley, Charley, Charley...* dans des positions apparemment érotiques, semblent quant à eux nous poser cette question d'Aragon: « *Quel est celui que l'on prend pour moi ?* »

Charles Ray a été l'élève du sculpteur britannique Anthony Caro (1924-2013), totalement abstrait. Mais que penserait un extraterrestre ne connaissant pas la forme humaine d'un groupe comme *les Bourgeois de Calais*,



de Rodin ? Certaines œuvres de Caro lui ressemblent. À l'inverse, les formes humaines de Ray, comme *Young Man*, en acier inoxydable, deviennent à certains égards des abstractions. Je suis un extraterrestre, dit-il, « *mais je n'ai pas souvenir d'être descendu d'une soucoupe* » et « *je vous demande à vous, Terriens, de ne pas prendre ma sculpture pour des portraits de moi ou de vous-mêmes* ». Et plus loin : « *Je ne crois pas aux extraterrestres. Je crois que les êtres humains sont uniques, une sorte de point dans un univers infini.* » Grandeur et misère de l'homme, disait Pascal.

MAURICE ULRICH

« Charles Ray », expositions à la Bourse de commerce, jusqu'au 6 juin ; au Centre Pompidou, jusqu'au 20 juin. Catalogue édité par la Bourse de commerce et le Centre Pompidou, 240 pages, 45 euros.

Qu'est-ce qu'une
sculpture ?
Les jeux sur
les proportions
font partie
de la question.